

Le hasard lui jeta, tout d'un coup, une occasion terrible, et lui montrant du doigt à terre la fortune, lui dit :

— Tiens ! Ramasse-la !

Pour la ramasser, il fallait se baisser jusqu'au crime. Bernard qui, jusqu'alors, avait vécu dans je ne sais quelle ruelle du quartier du Temple, venait justement de louer, dans la rue de la Harpe, la petite mansarde dont nous avons parlé. Il comptait payer son logis et sa nourriture avec le prix de nombreux et obscurs travaux qu'il avait entrepris depuis quelque temps : copies, recherches scientifiques pour le compte d'un certain candidat à l'Institut. Dès les premières heures de son installation, Bernard se mit à l'œuvre.

Il travaillait d'une façon qui tenait du délire, pour s'étourdir, comme un esclave à jamais condamné à tourner la meule de misère.

Il ne sortait que pour prendre ses repas, dans quelque cabaret enfumé où venaient manger des manœuvres.

Il ne se trouvait pas malheureux. Son travail absorbant le stupéfiait. Certaines occupations ont la propriété de l'opium et font naître chez l'homme l'hébétéude. Bernard ne pensait plus, Bernard ne vivait plus.

Heureux Bernard !

Il fallut, pour l'éveiller de ce songe opaque qui durait depuis deux semaines, peu de choses, un bruit, un rien...

— Quoi, un rien ! Mais une note de refrain natal, pour l'exilé, c'est la patrie ; un coin de ciel bleu, à travers les barreaux, pour le prisonnier, c'est la liberté. Ce que Bernard entendit un soir, c'était plus que la patrie, plus que la liberté, c'était la vie.

Bernard entendit le bruit strident que l'or fait contre l'or.

Il bondit. Le voile qui couvrait depuis quelques jours sa vue et l'empêchait de contempler sa misère, se déchira et Bernard aperçut la réalité affreuse. D'un seul coup d'œil il embrassa tous ses vains rêves de fortune et de gloire, et, brisé tout à coup, il se laissa tomber comme un homme ivre.

C'était la première fois qu'il entendait ce bruit. Il l'entendit, dès lors, chaque nuit. Bernard crut à une hallucination. Les misérables ne vont point se loger en ces tristes mansardes. Non ; pourtant, il ne se trompait pas, c'était bien de l'or qu'on agitant ainsi, à quelques pas de lui, de l'autre côté de la mince muraille.

Qui donc habitait là ? Quelque sordide et vieil avare, effrayant, hideux, attendant la nuit pour contempler sa fortune à la lueur fumeuse d'une résine. Bernard le devina. Dès ce jour, Bernard ne vécut plus que possédé d'une fièvre incessante. Le travail s'enfuit, la raison se troubla. En proie à je ne sais quelle surexcitation étrange Bernard se sentit assailli par une foule de pensées nouvelles.

Chaque nuit, le bruit commençait à la même heure et ne finissait, le lendemain, qu'avec le jour.

Bernard ne dormait pas, il écoutait.

Il sentait, à ce son cristallin, agaçant, un étrange frisson lui courir par tout le corps.

Il se premenait alors, agité, furieux, par la chambre. Ses poings se crispaient.

Il laissait échapper des mots sans suite, des malédictions, des cris de rage.

Le bruit continuait, lent, régulier, méthodique. Sans doute, les pièces d'or s'entassaient les unes sur les autres, mathématiquement.

— Vieux fou ! disait Bernard.

Il se jetait tout habillé sur son lit. Et toujours ce bruit ! Bernard se bouchait les oreilles pour ne pas entendre.

Mais il se redressait bientôt, le cou tendu, comme pour saisir au passage le son de ces écus remués par la main rapace de l'avare.

Il le voyait, le vieillard, sec, maigre, le crâne poli, les yeux brillants, accroupi sur son trésor comme une bête

fauve sur sa proie. Les doigts amaigris de cet homme tremblaient d'ardeur au contact de l'or aimé. Son regard s'animait, ses narines battaient de plaisir, sa langue sans salive passait lentement sur ses lèvres minces et blanches.

— Fou ! triple fou ! répétait Bernard.

Alors il se roulait sur son lit, comme un amoureux en délire, et se prenait la tête à deux mains pour étouffer ses cris de désespoir et de désir.

Il était tenté de se relever brusquement et de crier à l'avare : Je suis là !... je vous écoute !... prenez garde !

Mais c'était pour lui une telle jouissance d'entendre ces bons tintements, d'avoir la vision de ces tas d'or et d'y pouvoir, en pensée, plonger ses mains pleines de frénésie !

Il se taisait, son cœur battait, le sang lui montait au visage ; de funestes pensées lui traversaient l'esprit ; il les repoussait bien souvent ; mais le bruit de l'or continuait, et, comme à l'appel d'une cloche infernale, l'essaim fatal des sombres projets revenait en hâte.

Et Bernard se disait :

— Est-ce justice ? Il est vieux, sans doute, il va mourir. Avarice, vieillesse et mort. Ces mots vont ensemble. Cependant, je vivrai, moi qui suis pauvre, moi dont l'avenir, désormais, est désespéré. Avec l'or qu'il possède je serais libre, riche, heureux ! La belle et noble vie ! Je pourrais, à mon aise, être bon et vertueux. Lui, qu'en fera-t-il ? L'insensé, dont les jours sont comptés, il compte son argent, comme si toute cette fortune lui pouvait acheter une minute de plus d'existence ! Oh ! laisser la richesse après soi : râler sur un monceau d'or, tandis que d'autres rampent, embourbés, dans la misère, tandis que moi je me traîne, je souffre et je vis misérable ! Mais cette richesse, il la vole à ceux qui peuvent réclamer leur obole et le morceau de pain qui leur est dû ! De quel droit l'accapare-t-il ? Qui la lui a donnée ? Comment l'a-t-il gagnée ? Il y a le bonheur de cent familles dans cet or qu'il a volé peut-être !

Le délire s'emparait du malheureux. Il souffrait à crier de douleur, et souvent, comme un insensé, le voilà qui sortait de sa mansarde, franchissait en courant les escaliers, et s'en allait par les rues. L'atmosphère du dehors calmait sa fièvre.

Quelquefois il se trouvait, dans ces courses nocturnes, sur les quais déserts. Ses pas seuls retentissaient sur les trottoirs. La Seine reflétait, au loin, les mille lumières de la ville et coulait avec un bruit monotone.

Bernard avait, alors, des fascinations étranges. Il lui prenait de soudains désespoirs, et c'est avec envie qu'il regardait cette eau noire qui coulait là. Il se penchait sur le fleuve, il se disait que sa vie était manquée, et que toute espérance était éteinte et qu'il fallait mourir. Sans aucun doute, en ces moments sinistres, il se fût tué ; mais le courage lui faisait défaut brusquement. Il se méprisait, il se maudissait ; il avait peur.

Vous avez vu parfois, dans les soirées d'hiver, lorsque la brume enveloppe la ville et que chacun regagne, d'un pas pressé, son logis, des pauvres gens aux figures hâves, s'arrêter, fascinés, devant l'étalage alléchant de quelque marchand de comestibles. La faim allume de fatales lueurs dans leurs regards avides ; leur main tremble, leur bouche s'entr'ouvre affamée. Tel, Bernard écoutait, chaque nuit, le bruit que faisait l'avare en comptant son trésor.

Un jour il se trouva, sur le palier, face à face avec un grand vieillard au dos courbé, qui le regarda d'un air soupçonneux.

Bernard embrassa l'homme d'un seul coup d'œil. Il avait deviné que celui-là était son voisin, l'avare.